

par
Louis
SCHWEITZER
et Claude
BAECHER

Quels choix de consommation ?

Louis Schweitzer a dû renoncer, pour des raisons liées à des problèmes de santé dans sa famille, à participer au séminaire de mai 2007 à Emmaüs. Il a été remplacé « au pied levé » par Claude Baecher, qui s'est inspiré de notes de son collègue pour en développer les idées. Les trois exposés qui suivent sont donc l'œuvre conjointe de Louis Schweitzer, professeur d'éthique à la Faculté Libre de Théologie Evangélique de Vaux-sur-Seine (France) et de Claude Baecher, professeur au Centre de Formation (CeFoR) du Bienenberg (Liestal, Suisse) et professeur associé à la Faculté Libre de Théologie Evangélique de Vaux-sur-Seine (France).

Introduction

Le sous-titre de notre séminaire, *Choix éthiques pour un style de vie prophétique*, énonce bien le sujet de cette première intervention. Nous esquisserons un certain nombre de principes essentiels, dont nous envisagerons les modalités concrètes de mise en œuvre au cours des deux autres interventions.

Une anecdote pour commencer. Récemment, en revenant en train de Paris, j'ai surpris un dialogue entre une jeune adolescente et sa mère. Cette dernière faisait remarquer l'originalité d'un cimetière campagnard français. Sa fille lui répondit : « C'est beau que tant de gens meurent, cela fait de la place pour d'autres ». La remarque était bien sûr provocante,

mais la mère n'a rien répondu. Il faut bien que jeunesse se passe... Si l'idéal biblique, « chacun sous sa vigne et son figuier » (1 R 4,25 ; Mi 4,4) était respecté, il est sûr qu'il y aurait de la « place » pour bien plus de monde. Cet idéal n'est pas : « Chacun dans son palais et sur son champ de pétrole ».

La question de la « place pour d'autres » introduit bien la réflexion sur le style de vie. Elle nous renvoie immédiatement à celles du niveau et de la gestion de la consommation. En effet, si toute l'humanité consommait autant que les pays les plus riches, selon un rapport récent¹, le gaspillage des ressources rendrait rapidement impossible la vie sur terre. Selon les projections dudit rapport concernant l'impact ou empreinte écologique des activités humaines sur l'environnement, « l'humanité consommera en 2050 l'équivalent des ressources annuelles de deux planètes comme la terre »². En 2003, la consommation a excédé de 25 % la régénération des ressources. La consommation de combustibles polluants (pétrole, gaz, charbon) a été multipliée par neuf de 1961 à 2003, soit en un peu plus de 40 ans. L'humanité, même non-croyante, redoute une sorte d'apocalypse sans Dieu... de par les seules conséquences qu'entraînera l'épuisement de la biocapacité. Nous participons tous ici à ce mal, spécialement nous qui vivons en Occident ! Et nous apprenons qu'il faut réduire notre consommation.

Nous nous éloignons de la théologie et de l'éthique chrétienne, serions-nous tentés de penser... Voyons cela de plus près.

1. Ethique et spiritualité

Peut-être est-il utile de souligner que l'éthique et la spiritualité se tiennent de très près. Ce dont nous allons parler concerne des modes de vie, des manières d'envisager notre rapport au monde, et tout particulièrement l'usage des biens qui sont à notre disposition. Jésus relie la spiritualité à l'inquiétude inhérente à tout être humain (cf. Mt 6,24-34). L'inquiétude,

¹ Rapport du mardi 24 octobre 2006 du WWF, Fonds mondial pour la nature.

² *Ibid.* Cf., déjà, Luc de Benoît, « Consommation, environnement, développement », *Ichthus* 50/1975, pp. 2-9. Depuis cette intervention, le problème n'a fait que s'aggraver.

c'est la peur de manquer ; elle a donc un lien avec l'accumulation de biens sous diverses formes, accumulation pour « les cas où... ». Jésus y voit un signe d'incrédulité face à la providence divine, un manque de foi en Dieu. Il est donc bien question, dans cet exposé, de notre rapport à Dieu, de notre manière d'envisager la vie de disciple de Jésus-Christ. Le sujet n'a rien d'abstrait, de théorique. C'est de notre vie qu'il s'agit ; de notre manière d'être chrétien ou de vouloir l'être.

Rappelons-nous la place que la richesse, Mamon, tient dans l'Évangile (Mt 6,24 ; Lc 16,13). Pour Jésus, il ne s'agissait manifestement pas d'une question accessoire. Les Églises naissantes se préoccupaient du rétablissement économique des plus pauvres, de l'entraide concrète, en répartissant les richesses (capitaux, propriétés foncières, etc.). L'évolution de nos sociétés n'a fait que rendre la question des richesses plus brûlante ; le temps, les expériences que l'Église a connues l'ont rendue plus complexe à résoudre.

Je voudrais commencer par rappeler les choix principaux qui ont pu être faits par les chrétiens, dans le passé. À l'évidence, ils correspondent encore à des options actuelles. Puis, nous proposerons un ancrage biblique de nos options éthiques dans la Révélation. Le troisième exposé les précisera et complétera.

2. Les grands choix du passé

On pourrait, de manière très schématique, dégager trois options fondamentales. Après avoir essayé de les préciser, je proposerai de discerner les raisons possibles de chacun de ces choix.

2.1. L'habitude ou la conformité au monde (être dans le monde)

Je reconnais que le titre proposé pour cette position peut lui paraître assez peu favorable, mais il est le plus proche de la vérité. Pour diverses raisons, cette option considère que le chrétien n'a pas à se faire remarquer par son mode de vie. Il doit donc être bon citoyen, bon parent, bon ouvrier ou bon patron, bon soldat ou bon roi. Rien dans son comportement ne

doit le différencier de n'importe qui, sinon qualitativement. Au plan moral, il se situe un peu au-dessus de la moyenne de ses concitoyens.

Rappelons-nous que, très longtemps, l'Eglise s'est purement identifiée à la société dans son ensemble. Que l'on fût donc catholique, orthodoxe, anglican, luthérien ou réformé ne relevait pas d'abord d'un choix de vie, mais de la décision du prince ou des responsables de la principauté, du royaume, de la municipalité ou du canton dans lequel on vivait. Demander au chrétien un comportement extraordinaire, hors du commun (c'est-à-dire, qui échappe à des règles d'intérêts réciproques, cf. Mt 5,47) aurait impliqué de le demander à tous. C'est particulièrement vrai pour les protestants à partir de la Réforme. En effet, dans la perspective catholique, la vocation monastique reste l'idéal vers lequel on doit tendre. Cet idéal est celui de la non-conformité au monde qui ne concerne pas que les moines ou moniales, puisque les tiers-ordres cherchent à insuffler dans la société l'idéal d'une vie plus radicalement chrétienne. Mais il est vrai que, de la grande majorité, on n'attendait que le strict minimum.

La Réforme a rejeté cette spiritualité à deux niveaux. La vie chrétienne doit être vécue pleinement, que l'on soit boulanger, soldat ou maîtresse de maison. Il va de soi – et nous y reviendrons – que le modèle proposé n'est pas seulement celui de la conformité au sens où nous l'entendons ici, mais de fait, c'est souvent ainsi qu'il a été vécu : « Pourvu que l'on ne nous remarque pas et que nous ne sortions pas du lot... » L'excentricité caractérisait les « sectes ».

Les Eglises de professants ou – les temps ont changé – toutes les Eglises chrétiennes en situation de sécularisation ne connaissent plus cette identification entre l'Eglise et la société. Pourtant cette conformité demeure largement majoritaire en leur sein, y compris, reconnaissons-le, pour ce qui concerne les Eglises évangéliques.

Il faut dire que bien des prédicateurs, conscients de la complexité du domaine de l'économie, n'abordent plus du tout ce sujet dans leur enseignement. Peut-être ont-ils peur d'établir une nouvelle règle et de culpabiliser inutilement. Ils avaient bien un idéal au début, mais il s'est éloigné, comme il est arrivé au savetier de la fable de La Fontaine. Le savetier, qui aimait chanter, reçut de l'argent du financier pour se taire. Mais très vite,

perturbé, ne pouvant plus trouver sommeil ni repos sans ses chansons, le savetier lui retourna les cent écus. Inspirons-nous du savetier de La Fontaine pendant qu'il en est encore temps !

2.2. La séparation d'avec le monde (ne pas être du monde)

Cette attitude radicale de prise de distance avec les manières de vivre habituelles s'enracine très loin dans l'histoire. Il est facile de lui trouver des légitimations bibliques. Lorsque l'Empire romain exigeait le culte à l'empereur, il n'y avait souvent pas d'autre solution qu'une économie parallèle. L'économie officielle dépendait des prêtres païens (cf. l'Apocalypse selon Jean). Plus tard, dès que le Christianisme est devenu la religion officielle de l'Empire, ceux qui aspiraient à une vie radicalement fidèle sont « partis au désert ». Ils ont valorisé la pauvreté radicale, le célibat et la séparation d'avec les honneurs et les valeurs du monde. Toute la tradition monastique est née de cette aspiration. Celui ou celle qui entre dans cette démarche renonce au « monde », à ses richesses, à ses valeurs et choisit de suivre, pauvre, le Christ qui s'est fait pauvre. Au milieu de la société, ces communautés ou ces personnes forment comme un signe vivant qu'une autre manière de vivre est possible, plus proche de celle que le Seigneur a lui-même vécue.

En Europe continentale et avant la Réforme, les vaudois ou les réseaux d'hommes, de femmes et de communautés valdo-hussites se situent également dans cette perspective. A l'époque de la Réforme, les anabaptistes s'y inscriront à leur tour. Ils soulignent que l'Eglise doit être séparée du monde et des schémas de pensée du monde, y compris sur le plan économique. L'Eglise, dans cette perspective, est certes dans le monde mais elle ne lui est pas conforme. Elle vit autrement, au risque de payer très cher sa particularité. Le mode de vie de ces chrétiens, du fait même de leur compréhension du Christ et de son projet, est prophétique. Il annonce et manifeste déjà sur cette terre les valeurs du Royaume. Si les anabaptistes de l'époque de la Réforme vivent – au moins géographiquement – cette séparation, ce retrait, ce n'est pas nécessairement pour des raisons théologiques. Rappelons que le monde dont ils se séparent les recherche pour les mettre au bûcher, les noyer ou les emprisonner. Ce sera vrai dans tout l'Empire

romain germanique dès 1527/9, mais également sur les terres bernoises et genevoises, et dans les cantons catholiques de Suisse. Lorsque leurs descendants bénéficieront de conditions plus clémentes, ils chercheront tant bien que mal à maintenir la radicalité de leur fidélité, mais en s'ouvrant davantage vers l'extérieur pour éviter la constitution d'une sorte de ghetto chrétien. Comme l'indique le titre d'un livre récent de Sébastien Fath sur les évangéliques de France, nous en sommes de nos jours au stade du réseau et non plus du ghetto³. C'est heureux, pourvu que les partenaires de ce « réseau » s'engagent sur une voie de fidélité plus nettement christocentrée, et pertinente socialement, sans céder au « séparatisme social »⁴.

Dans sa branche la plus radicale, cette tendance séparatiste va créer une véritable contre-société repliée sur elle-même. On pourrait citer à ce propos les amish, presque tous originaires, à la fin du XVII^e siècle, de la région de Steffisburg, avant de se rendre pour la plupart en Alsace, dans le Palatinat, dans le Jura et outre-mer... Des sociologues comme Jean Séguy, suivis par des historiens tels Neal Blough, ont fait remarquer que ces courants anabaptistes étaient une sorte de mouvement monastique au sein du protestantisme, ou qu'ils répondaient à une aspiration de ce type. Ils interpellent aujourd'hui encore – discrètement – les sociétés occidentales.

2.3. La sobriété (être dans le monde sans être du monde)

Cette troisième attitude est certainement la plus largement invoquée – mais peut-être pas vraiment la plus répandue. Elle essaie de concilier les valeurs des deux précédentes : être dans le monde sans être du monde (car l'alternative la plus étrange serait d'être hors du monde tout en étant « comme le monde » !). Son grand danger est bien sûr de ne consister qu'en mots et formules incantatoires. Mais la sobriété dans le monde est en même temps très proche de ce que Jésus a enseigné. La « sobriété » d'un Calvin et de toute la tradition puritaine se soucie bien d'être dans le monde, de n'en pas sortir, mais la manière de vivre, tant personnelle que communautaire, doit trancher avec celle du monde. Et cela concerne tout

³ Sébastien Fath, *Du ghetto au réseau – Le protestantisme évangélique en France, 1800-2005*, Genève, Labor et Fides, 2005.

⁴ Sébastien Fath, *op. cit.*, p. 326.

particulièrement notre usage des biens de ce monde et notre rapport à l'argent. Max Weber a souligné que le capitalisme d'inspiration calviniste (des entrepreneurs généreux et soucieux du bien social des ouvriers et des faibles socialement parlant) n'était pas choquant. A l'opposé d'un capitalisme insensible, alliant non-redistribution des bienfaits de l'investissement et train de vie somptueux. Cette attitude « dans le monde sans être du monde » sera l'objet principal de notre réflexion ; elle concerne au moins ceux et celles d'entre nous qui n'ont pas de vocation monastique... et qui font profession de fonder leur salut « en Christ ».

Cette troisième attitude essaie de maintenir ensemble « l'être dans le monde » et le fait de « ne pas être du monde ». C'est dire que les positions que nous rencontrerons ne seront que rarement radicales ; elles se situeront toutes dans une sorte de volonté d'équilibre, tout en penchant plus ou moins vers la conformité ou vers la séparation.

Les trois modèles que nous avons évoqués ont pour but de nous aider à y voir clair ; la réalité est un éventail fait de dégradés courant d'un extrême à l'autre. Nous nous mettrions sans doute assez facilement d'accord sur une formule, mais notre manière de l'interpréter et de la vivre manifesterait une assez grande diversité. Nous vivons rarement en cohérence avec nos systèmes de pensée, ce qui est heureux s'ils sont « bancals » mais dommage pour les systèmes justes. C'est pour cette raison qu'il peut être utile de creuser un peu les raisons invoquées ou inconscientes de cette variété de choix.

3. Les raisons des choix

3.1. Quatre raisons pour choisir la conformité

Passons rapidement sur *notre médiocrité naturelle* et notre façon pécheresse de penser, qui peut et doit toujours être suspectée. La conformité aux manières de vivre et aux valeurs de la société qui nous entoure restera toujours une pente naturelle, celle de la facilité. L'Écriture parle de la « séduction (réelle !) du péché » (Hébreux), de la possibilité d'avoir « pour Dieu

son ventre » (Philippiens) ; elle évoque la tyrannie des plaisirs, le « souci du monde et la séduction des richesses » (Matthieu), ou simplement « l'empire de la chair » (Paul), c'est-à-dire la jouissance égoïste, l'indifférence au prochain dans le besoin l'emportant sur le souci de la justice ou de la charité. Voilà parfois le véritable motif, derrière les arguments théologiquement plus corrects et bibliquement plus présentables. Mais cette raison n'est pas la seule à prendre en compte. L'humain étant ce qu'il est, nous resterons bien souvent dans l'ambiguïté et c'est pourquoi bonnes et mauvaises raisons se mêleront toujours plus ou moins en nous.

La peur du pharisaïsme pousse certains à souligner *l'importance de la grâce*. Tout est grâce, la vie est à accueillir avec joie et reconnaissance. Jouir des bonnes choses et des biens de ce monde est légitime ; dès lors pourquoi se priver de la richesse et de l'abondance qu'accorde le Seigneur ? Peut-être les temps heureux ne dureront-ils pas et devons-nous comme l'apôtre Paul savoir accepter la privation comme l'abondance (Ph 4,12.18).

Un certain protestantisme, surtout luthérien me semble-t-il, ou une vision très simpliste de la grâce, mettront l'accent sur le risque de retomber dans la recherche du mérite, dès que l'on se priverait ou simplement chercherait à vivre sans profiter de ce qui est à disposition. Après tout, ne trouvons-nous pas à cette attitude une justification dans la Bible elle-même ? Jésus était lui aussi critiqué comme « mangeur et buveur » ; n'a-t-il pas changé de l'eau en excellent vin lors de la célébration d'un mariage ? Il faut entendre le message ! Pourtant, de nos jours, la privation d'une jouissance, librement et joyeusement consentie, est un signe fort de vraie libération de l'avidité. C'est une attitude très parlante dans notre société. Elle fait signe que l'essentiel est ailleurs.

Certains iront plus loin et verront dans la richesse ou la prospérité le signe de *la bénédiction de Dieu*. On pensera naturellement à l'évangile de la prospérité, mais certaines attitudes bien plus anciennes, puritaines par exemple, sont un peu apparentées. Pour elles aussi, la richesse peut être une bénédiction de Dieu ; ce qui les différenciera, c'est sans doute le comportement face à cette richesse accumulée. Pour le dire autrement, Dieu peut bénir mon entreprise, mais acheter une voiture de course est-il indispensable ?

L'important est ailleurs. Une dernière raison qui pourrait justifier cette conformité à la manière de vivre du monde, c'est de mettre l'accent « ailleurs ». L'essentiel est de l'ordre de l'intériorité, de ce qui se passe dans le secret des cœurs entre Dieu et nous. Le salut, le Saint-Esprit et le Royaume n'ont rien à voir avec le monde. Alors pourquoi nous intéresser à notre manière de vivre ? Nous savons bien que le comportement *peut* être hypocrite, une simple imitation de la vraie vie ; nous connaissons toutes les dérives possibles. Ou alors, autre raison, nous ne voulons pas induire des rejets de l'Évangile par notre comportement différent. Nous nous garderons donc de prendre trop au sérieux ces questions relatives au style de vie. Le comportement chrétien idéal sera dès lors classique, accommodé simplement de quelques interdits supplémentaires qui correspondent d'ailleurs souvent à une nouvelle conformité, celle du monde... d'hier.

3.2. Quatre raisons pour choisir de se séparer

La première est bien sûr la volonté de *fidélité* et de *conformité au Christ*. Il nous faut vivre comme Jésus a vécu. Le célibat est la manière de vivre que Jésus a choisie, recommandée par Paul. Jésus a mis en garde contre les richesses ; il a souligné les dangers qu'elles représentaient. La non-conformité est donc ce que Dieu attend de nous : autant la vivre de manière radicale en se séparant du monde.

La deuxième est *la proximité avec les pauvres*. L'Évangile, celui de Luc en particulier, souligne la place essentielle des pauvres. Il nous rappelle fortement le commandement qui aurait dû être appliqué en Israël : « Il n'y aura pas de pauvres chez toi » (Dt 15,4). En renonçant aux richesses, nous nous plaçons de leur côté (car nous les en faisons profiter), nous acceptons de vivre comme eux, qui sont dits heureux et auxquels appartient le Royaume de Dieu.

Ces deux attitudes peuvent assez facilement correspondre à *une ascèse*. J'accepte ces renoncements et j'espère bien que le Seigneur me le rendra – à sa manière – au centuple, comme il me l'a promis, dans ce monde (Mc 10,30). La pauvreté, la séparation d'avec ce monde correspondent

à des renoncements nécessaires pour gagner plus. Nous nous comportons comme le Seigneur le demande pour gagner le Royaume.

Mais tout cela peut glisser peu à peu vers des motivations plus ambiguës.

Le légalisme nous donne le désir d'être en règle avec Dieu. En nous comportant d'une manière qui nous sépare des autres, nous nous garantissons une place certaine aux côtés de Dieu. Me séparer, c'est donc me rassurer. Je trace une ligne claire entre le fidèle et l'infidèle. Je peux alors à la fois être sûr d'être du bon côté et juger – pour m'en désolidariser – ceux qui, à mes yeux, sont encore de l'autre.

Enfin, très proche du légalisme, *le pharisaïsme* ajoute au souci d'être en règle le désir d'être vu. Je me sépare des autres, même en faisant l'aumône, et ils le sauront. C'est à ma façon autre de vivre qu'ils verront ma fidélité, ce qui ne m'empêche pas toutefois de « dévorer les maisons des veuves » (Mt 23,14 et par.), c'est-à-dire que mon souci d'obéir à la loi ne répond plus à la perspective divine globale de la loi, l'amour du Seigneur et du prochain (cf. Mc 7,1ss).

3.3. Les raisons du choix de la sobriété

Je ne développerai pas les raisons de la troisième voie, car elles ne font que synthétiser celles des deux autres. Ceux qui sont sensibles aux arguments des deux côtés empruntent cette voie-là. Ils veulent être fidèles, mais sans se séparer ; ils sont au milieu des autres, mais sans se conformer à leur manière de vivre. Toutefois, bien que plus modérément, ils s'exposent à toutes les critiques des deux premières voies que nous avons mentionnées ; toutes les dérives leur sont accessibles.

Lorsque nous essayons de creuser un peu les données bibliques ou de proposer un chemin, c'est bien sûr de cette voie que nous parlons. Les deux autres ne servent guère que de repères et de balises pour nous aider à mieux cerner et décrire ce à quoi nous sommes appelés. Pour construire positivement, discerner la volonté divine, voici les repères qu'il s'agit de garder en ligne de mire.

4. Penser de façon biblique, vivre de manière messianique

Je voudrais brièvement aborder trois grands domaines. Chacun mériterait un large développement pour la question de notre rapport à la création de Dieu : une gestion responsable des biens, un usage reconnaissant de ce qui nous est donné, tout ceci en vue de la communion. Ces trois éléments rassemblent l'enseignement biblique sur la gestion des richesses comme capacité à donner.

L'éthicien chrétien commence, comme Jésus l'a fait lui-même, en demandant ce qui était au commencement (Mt 19,4.8). Que lit-il dans la Bible ?

4.1. Gérants de la création : la responsabilité

Nous pensons bien sûr tout de suite au premier chapitre de la Genèse : « Dieu dit : Faisons les humains à notre image, selon notre ressemblance, pour qu'ils dominent sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre et sur toutes les bestioles qui fourmillent sur la terre. Dieu créa les humains à son image : il les créa à l'image de Dieu, homme et femme il les créa. Dieu les bénit ; Dieu leur dit : Soyez féconds, multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la. Dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tous les animaux qui fourmillent sur la terre » (Gn 1,26-28). Dieu fait donc des humains ses représentants sur terre et les gérants de la création (pas seulement les gérants de leurs propriétés et biens propres). Gérer est un travail. Nous sommes faits pour créer comme Dieu, comme nous sommes faits pour le repos périodique. Nous sommes faits pour la dignité que nous procurent le travail et la créativité. Et aussi pour nous souvenir de notre valeur devant Dieu lorsque nous ne faisons rien, ce qui s'appelle le repos.

Les êtres humains sont donc responsables du monde créé, c'est-à-dire mis en demeure de répondre de leurs actes et de leur gestion devant Dieu. Cette responsabilité implique qu'ils ne doivent pas détruire la terre ni la détériorer.

La terre obéit aux mêmes conditions que l'argent. La terre travaillée produit, par la grâce de Dieu, du fruit. L'argent ne fait pas de petits tout seuls. C'est parce qu'une terre est travaillée, qu'elle produit des récoltes et des biens, que des échanges produisent des gains, par le travail et la sueur d'autres humains (et non par leur sang – il convient de s'en assurer !), que l'argent fait des petits. Fondamentalement, c'est au moyen de la terre confiée par Dieu que le travail trouve sa récompense. Celle-ci est le prolongement de la grâce.

Ce n'est qu'assez récemment que l'homme est devenu capable de détruire le monde dans lequel il habite et encore plus récemment qu'il en a pris conscience. C'est en tant que gérants responsables de la création de Dieu que nous devons nous comporter et vivre. Car la consommation sans limite des pays riches, et les efforts faits par les pays pauvres pour les imiter, mettent aujourd'hui la planète en danger (cf. notre introduction). Certes, le thème est à la mode, mais ce n'est pas une raison pour refuser la part de vérité scripturaire qu'il contient. Nos choix de vie et notre manière de consommer ne pourront pas ne pas tenir compte de cette exigence.

4.2. Gérants de la création : la reconnaissance

Cette gérance nous permet également de profiter des biens que Dieu a mis à notre disposition. C'est ce que souligne Paul dans la première épître à Timothée, dans un texte important sur lequel nous reviendrons, mais dont je voudrais simplement relever la fin : il enjoint ceux qui sont riches (mais certainement les autres aussi) à placer leur espérance « en Dieu qui nous donne tout largement pour que nous en jouissions » (1 Tm 6,17). Tout vient de Dieu et ces richesses qu'il nous accorde sont là pour que nous en jouissions : responsabilité, donc, et reconnaissance. Tout est permis.

Tout est permis, mais tout n'est pas utile, et surtout, tout n'édifie pas. Apprendre à vivre dans la reconnaissance n'exclut pas la prise de conscience de certains dangers. Le rapport à la richesse tient une place importante, je dirai même déterminante, dans la révélation. Cela rejoint le principe de l'édification ou de la communion auquel nous reviendrons.

La jouissance reconnaissante ne doit pas devenir accumulation sans fin. Dès l'Ancien Testament, on trouve une lucidité certaine sur les dangers

de l'accumulation de richesses. Le livre des Proverbes remarque : « Celui qui met sa confiance dans les richesses tombe » (Pr 11,28). Mais ce livre de sagesse est trop sage pour ne pas voir les deux faces du danger. C'est pourquoi il enseigne cette prière : « Ne me donne ni pauvreté ni richesse ; accorde-moi le pain qui m'est nécessaire, de peur qu'étant rassasié je ne te renie et ne dise 'Qui est le Seigneur ?' Ou que pauvre, je ne commette un vol et ne porte atteinte au nom de mon Dieu » (Pr 30,8s).

L'amour de la richesse ne concerne pas que ceux qui la possèdent. Elle détourne certainement de Dieu, mais une trop grande pauvreté est également dangereuse. Nous sommes ici déjà sur un chemin de simplicité, de sobriété, un chemin bon, désirable, juste.

4.3. Gérants de la création : pour la communion

Cela rejoint un autre élément que nous pouvons dégager de l'acte créateur : nous sommes faits pour la communion. La communion, ou pro-existence, tout comme la responsabilité, participe de ce que signifie l'image de Dieu en nous. La Bible préconise du début à la fin une économie de communion, c'est-à-dire soucieuse de l'existence des autres. C'est pour ne pas avoir observé cette orientation sabbatique de l'économie qu'Israël a vécu soixante-dix ans en exil, que Jérusalem est tombée en ruine, nous apprend le livre de Daniel (Dn 9,2). L'avertissement est très ancien (Jr 25,11s ; 29,10). La justice promise se réalisera lors de la venue du Fils de l'homme. Lors de sa venue, Jésus le Messie a introduit le Règne de Dieu et la pratique d'un style de vie juste.

Nous avons repris dans un livret⁵ cet enseignement de l'alliance, des stipulations relatives au style de vie et à l'économie sabbatique et jubilaire. Nous y évoquons la pratique de cette redistribution périodique du capital, en montrons les raisons, en évaluons les mises en pratique ; nous essayons également de montrer que cet esprit jubilaire ou cette justice restauratrice pratique est précisément ce que Jésus a introduit et ce que les communautés

⁵ Claude Baecher, *Grâce et économie – Plaidoyer pour une attitude généreuse*, « Dossiers de CHRIST SEUL » N° 1/2006, Montbéliard, Editions Mennonites, mél : editions.mennonites@wanadoo.fr.

messianiques des premiers siècles se sont évertuées à vivre. Cela fait partie de la bonne nouvelle du Royaume que Jésus a inauguré⁶.

Deux commandements pourtant très clairs de Jésus, lui qui est le Messie et notre Sauveur, nous sont encore largement peu connus. Après avoir parlé des « trésors » (c'est-à-dire ce qui tient la première place dans nos pensées, nos désirs, nos ambitions, ce à quoi nous attachons le plus grand prix), Jésus dit :

– « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre... » (Mt 6,19). La raison invoquée : on ne les emportera pas au paradis.

– « Mais amassez-vous des trésors dans le ciel... » (Mt 6,20). C'est-à-dire : distribuez vos capitaux aux pauvres. Il nous faut redécouvrir qu'avoir le nécessaire, c'est déjà la fête. Il y a des œuvres qui nous suivent.

Jésus, dans les évangiles, souligne longuement les dangers des richesses ou de l'accumulation des biens. Nous ne pourrions citer tous les passages. Mais tout le monde connaît sa rencontre avec le jeune homme riche. Celui-ci commence par demander à Jésus ce qu'il doit faire pour « avoir la vie éternelle ». Jésus lui rappelle un certain nombre des principaux commandements concernant le rapport au prochain. Et devant la déception du jeune homme qui était conscient de les mettre en pratique, mais qui savait qu'il lui manquait encore quelque chose, Jésus ajoute : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans les cieux. Puis, viens et suis-moi » (Mt 19,16-22).

On peut comprendre que la tradition catholique ait fait de ce texte un des fondements de la perfection que visent des moines désireux de « suivre » de la sorte plus radicalement Jésus. La tradition protestante, à juste titre il me semble, a plutôt vu ici la réponse de Jésus à une personne particulière. Le renoncement radical à tout bien n'est pas un commandement général, adressé à tous, mais un conseil pastoral répondant au besoin particulier de ce jeune homme. Jésus souligne ailleurs que la richesse est un

⁶ Frédéric de Coninck, *La justice et l'abondance. Dire et vivre sa foi dans la société d'aujourd'hui (I)*, La Clairière, Québec, 1997.

souci, une préoccupation qui détourne souvent de Dieu (« Là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur », Mt 6,21). Les richesses peuvent provoquer un attachement, c'est-à-dire s'emparer de nos pensées. S'en libérer, c'est-à-dire les donner à ceux qui manquent du nécessaire, c'est devenir libre pour le Seigneur et c'est ce dont avait besoin ce jeune homme. Jésus préconise donc qu'il s'en désencombe en faveur des pauvres et des démunis. D'autres recherches sur l'économique sabbatique et jubilaire poseraient la question suivante : « Comment se fait-il qu'un jeune homme, croyant d'Israël, ait pu 'avoir de grands biens', sinon parce que lui ou plutôt ses parents n'avaient pas observé les règles de redistribution périodique du capital promulguées par l'alliance mosaïque ? Il ne s'agissait en effet sans doute pas, en ces temps d'occupation romaine, du fruit de son propre travail.

Nous conviendrons que d'autres croyants ayant des biens ne connaissent pas ces problèmes d'attachement à leurs capitaux et ne sont pas repris par le Seigneur pour cela. Ce qui est à condamner, c'est seulement le mauvais usage de la richesse, c'est-à-dire l'indifférence au prochain dans le besoin. C'est à la fois peu et énorme !

Il nous faut cependant reconnaître que l'approche protestante que nous avons évoquée, même si elle est fondamentalement juste, peut être dangereuse. Car se sentir libre à l'égard de la richesse peut être une excuse facile pour en profiter égoïstement. Cette « liberté » a parfois bon dos et excuse bien des dérives. Dans la suite du texte, Jésus semble moins optimiste... Il commente ainsi l'attitude du jeune homme riche qui s'en va tout triste : « Je vous le dis, il est difficile à un riche d'entrer dans le Royaume des cieux. Je vous le dis encore, il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu ». Et comme les disciples demandent alors qui peut donc être sauvé, Jésus répond : « Pour les humains, c'est impossible, mais pour Dieu tout est possible » (Mt 19,23-26).

Notons au passage qu'on ne change pas de thème en passant des richesses au « salut ». Le salut est une situation individuelle et collective de bonheur.

La pratique par l'Église primitive de la « communion », qui implique une solidarité économique locale, régionale, voire internationale dans la famille chrétienne et au-delà, semble être la réponse. Il ne faut rien de moins que le Saint-Esprit pour nous guider dans les voies d'une économie fraternelle appelée *koinonia*.

L'enseignement de Jésus est complexe et nous épargne toute illusion sur notre capacité à dominer la question, car Jésus est manifestement moins optimiste que nous sur la possibilité de profiter sans dommage des richesses. Mais en même temps, il affirme fortement que c'est Dieu seul qui sauve, car nous sommes tous des riches, en réalité ou en désir d'avoir plus, c'est-à-dire avides de ce qui au fond ne rassasie pas.

Dans une autre circonstance, Jésus rencontre de nouveau un riche et n'a pas la même réaction. Il s'agit de Zachée, ce petit percepteur qui se convertit sans que Jésus ne lui parle de ses richesses (Lc 19,1-10). Toutefois, comme juif, il connaissait les stipulations économiques de la loi et ses propres exactions. Mais justement, sa capacité à donner montre sa liberté et sa nouvelle compréhension. Imaginez, en cette période d'occupation, la joie des nombreux foyers retrouvant leurs moyens de subsistance, grâce au passage de Jésus...

Nous sommes faits, nous apprend la Bible, pour la communion et la reconnaissance. Le don, la générosité qui naît de la gratitude, est la marque des personnes libérées de l'avidité pour exercer la solidarité avec d'autres humains, car elles ont été comblées par Dieu. C'est, avec la confession de Jésus, l'un des premiers signes repérables de l'action du Saint-Esprit dans la vie d'une personne. Nous pouvons constater ce que cela a provoqué dans la vie de Zachée.

Pour terminer, il nous faut mettre l'accent sur l'amour du prochain et le souci du pauvre. C'est le don qui est au cœur de l'imitation de Jésus-Christ. (2 Co 8,9 : « Car vous savez comment notre Seigneur Jésus-Christ a manifesté sa grâce envers nous : lui qui était riche, il s'est fait pauvre pour vous afin que par sa pauvreté vous soyez enrichis »). La grâce n'est pas un troc. Ce dont il disposait dans sa gloire divine, le Christ l'a volontairement sacrifié pour retrouver la communion, pour venir à notre rencontre. Il a pris la condition du serviteur.

L'un des plus grands dangers de la richesse accumulée, c'est de nous faire mépriser ceux qui ne l'ont pas. C'est l'origine de paroles parmi les plus dures adressées à des riches : « Ecoutez, vous qui êtes riches... Votre richesse est pourrie... Votre or et votre argent... Leur rouille témoignera contre vous, elle dévorera votre chair comme un feu. Vous avez entassé des richesses, dans ce jour de la fin. Vous n'avez pas payé leur juste salaire aux ouvriers qui ont moissonné vos champs. Cette injustice crie contre vous et les clameurs des moissonneurs sont parvenues jusqu'aux oreilles du Seigneur des armées célestes. Vous avez vécu ici-bas dans les plaisirs et le luxe, vous vous êtes engraisés comme des animaux pour le jour où vous allez être égorgés. Vous avez condamné, vous avez assassiné des innocents, sans qu'ils vous résistent » (Jc 5,1-6).

Il est clair que ce texte du Nouveau Testament dérange en Occident, car nous sommes tous, pasteurs et professeurs de théologie compris, les riches d'autres personnes ! Sa lecture ouvre des pistes de réflexion inattendues : la maladie de l'accumulation et ce qui la développe ; un commerce un peu plus équitable ; la création d'emplois – que ce passage ne condamne certainement pas en soi – ; le souci d'un « juste salaire », notamment à l'ère de la mondialisation. Ce texte biblique pose aussi les questions relatives aux gains, aux marges, à la différence entre prise de bénéfice personnel et réinvestissement des gains (générateur d'emplois) dans l'outil de production, à la moralité des placements bancaires, au devenir des fonds de placements censés garantir nos vieux jours, à la moralité des « paradis fiscaux », ou simplement à la manière dont notre argent fait des laissés pour compte au près ou au loin...

Mais revenons à l'essentiel : l'économie est faite pour la communion. Ne pas le voir, garder pour soi, c'est non seulement priver les autres, c'est se priver des autres ; c'est finalement se priver de soi et se priver de Dieu⁷. A chacun, pour l'éternité, ce qu'il aura aimé par-dessus tout !

Il faut choisir entre Mammon et Jésus, car les deux maîtres ne sont simplement pas compatibles. Ce choix conduit à un style de vie dans ce

⁷ Voir l'excellent livre, malheureusement épuisé, d'Isabelle Rivière, *Sur le devoir d'imprévoyance. Petit traité d'économie pratique*, Paris, Cerf, 1933.

monde. Richard Foster soulignait ce grand principe : « Se conformer à une société malade, c'est être malade ». Jésus est le Sauveur qu'il faut choisir tous les jours, avec l'aide de son Esprit, pour rester dans la perspective de son projet. Mamon fait des esclaves, Jésus des personnes libérées. Les chrétiens de tous les temps ont tenté de concilier l'inconciliable. Vouloir concilier Mamon et Jésus est une illusion. Car ce serait placer Jésus sous le joug de Mamon : prétendre vivre le nouveau en vivant dans l'ancien.

Nous avons vu le rapport qui existe entre éthique et spiritualité, ainsi que le rapport aux biens et au projet de Dieu. Nous avons parcouru les réponses possibles et analysé les raisons qui poussent telle ou telle personne à tel ou tel choix. Nous fondant sur ce que nous comprenons du projet de Dieu pour son peuple, nous avons plaidé pour être dans le monde, sans marcher selon la mentalité du monde – y compris en ce qui concerne les biens. L'exposé suivant montrera quelles formes concrètes peut prendre un style de vie simple sur les plans personnel et communautaire. ■